

Lausanne, 3 février 1877

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 3 février 1877.

Notre ville est sous l'impression d'un événement inattendu. La presse vient de recevoir un coup terrible par la grève d'une grande partie des ouvriers typographes.

Lundi dernier, à 11 heures précises du matin, obéissant au mot d'ordre, le compositeur laissait retomber la lettre dans la casse; celui qui liait son paquet abandonnait la ficelle, et le mécanicien arrêtait, pour sa presse, la force motrice des eaux de Brét.

Toute cette vie d'atelier, ce bruit des presses, ce cliquetis des caractères s'alignant dans le compositeur, toute cette activité cessa.

C'est ce qu'on appelle, dans le langage des typographes, une *mise bas*.

Quelques heures plus tard, on voyait circuler dans nos rues des groupes d'ouvriers endimanchés, se promenant la tête haute, la démarche légère, la narine dilatée, comme des hommes qui ont confiance dans la force de leur association.

De là, réunion des ouvriers dans un local, réunion des patrons dans un autre, discussions animées, envoi de parlementaires, tentatives d'arrangement, sans pouvoir arriver à une solution. A l'heure où nous écrivons ces lignes, la conférence des typographes en est exactement au même point que celle de Constantinople.

Le patron fronce le sourcil, l'ouvrier mort sa moustache, et tous deux restent dans une regrettable expectative.

Que faire dans une situation aussi tendue?... Qu'allaient devenir les journaux quotidiens que nous sommes habitués à lire chaque soir? Par quel moyen de publicité les partis politiques recommanderaient-ils leurs candidats, en vue de la prochaine élection? Que deviendraient les discours de nos conseillers actuellement assemblés?...

Et qu'allaient dire les innombrables abonnés du *Conteur vaudois*, attendant vainement l'arrivée de ce journal qui les tient si fidèlement au courant de la situation politique, et de l'existence duquel dépend peut-être l'équilibre général?...

Fort heureusement encore que notre précédent numéro avait pu sortir de presse quelques heures avant la débacle, et être expédié dans toutes les di-

rections. Notre imprimeur, malgré tous ses déboires, nous fait espérer que nos prochains numéros n'éprouveront presque pas de retard, et que tous nos abonnés d'Europe le recevront comme d'habitude. A peine, si ceux de l'Amérique et des colonies s'apercevront de notre échec.

Cependant les journaux quotidiens devenaient pour les patrons le sujet d'un assez grand embarras. L'éditeur d'un journal, qui brûle de publier sa prose, ne tient guère compte de la grève et houspille le pauvre imprimeur aux abois. Il fallait donc sortir à tout prix de ce mauvais pas.

On vit alors les patrons endosser la blouse d'atelier et se mettre à la casse, en compagnie de deux ou trois ouvriers restés fidèles à leur besogne.

Qu'ils étaient beaux dans leur malheur et comme ils levaient habilement la lettre dans leur courageuse résignation!

Au moment le plus critique, un des imprimeurs de Lausanne devint pour ses collègues une véritable providence. Cet imprimeur, qui est à la tête d'un des plus importants établissements typographiques de la Suisse, a passé jadis par les péripéties de la grève; mais elles ont été pour lui d'un utile enseignement. Ne voulant plus être à la merci de semblables contre-temps, il a eu l'heureuse idée de créer un atelier de typographes en jupons, qui lui a réussi à merveille. La grève ne met jamais les pieds dans ce sanctuaire et l'on y travaille avec la plus grande assiduité.

Quelques ouvriers ont appelé cela l'exploitation de l'homme par la femme.

C'est grâce à l'aimable concours de ces dames, nous dit-on, que certains journaux ont pu paraître, et les lignes que nous écrivons seront peut-être composées typographiquement par de charmantes jeunes filles aux yeux bleus, qui, de leurs doigts effilés et souples, lèvent la lettre avec une grâce, une rapidité capables de désarmer les grévistes les plus obstinés.

Voilà la vraie émancipation de la femme!



A propos du Palais de justice fédéral.

Nous avons déjà émis notre opinion sur cette question dans un précédent numéro, et nous ne pensions pas y revenir pour le moment. Mais un de nos abonnés de Lausanne nous envoie les li-